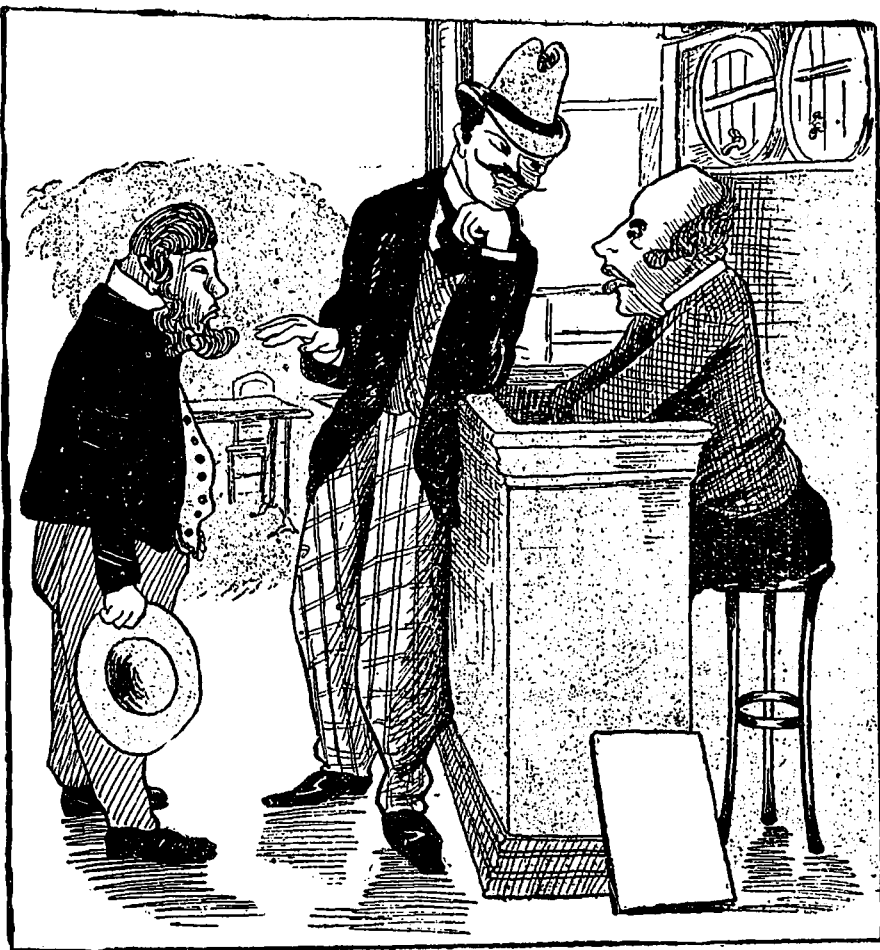


OH ! ALORS...



—Vous m'aviez dit avoir besoin d'un garçon pour laver la vaisselle. Je vous recommande celui-ci : *Il est suisse allemand.*
—Oh ! mais alors, s'il essuie salement, je n'en veux pas.

À UN POÈTE

*La Forme t'a trahi, poète qui l'aîmâis :
Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie.
A décrit ta bouche, où trônait l'Harmonie,
Ta bouche au verbe d'or sans lèvres désormais :*

*Nu, terrassé, ton front renonce aux purs sommets,
Libre séjour du vrai, que la terre dénie ;
Repliant sur ton cœur, l'aile de ton génie,
O fils de Prométhée, enfin tu te soumetts.*

*Il est brisé le durcil de ta claire prunelle.
La brusque invasion de la nuit éternelle
N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux...*

*Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,
La gloire te ravime ! Elle ouvre tes yeux
Et tes vers ont sonné dans son immense haine.*

SULLY PRUDHOMME.

MOSAÏQUE

Dans un livre intitulé : *Un Hiver à Majorque*, George Sand a un peu malmené les habitants de l'île où elle passa, avec ses enfants et Chopin l'hiver de 1838. M. Gaston Vuillier nous révèle, dans le *Magasin pittoresque*, les motifs de cette sévérité. George Sand gardait rancune aux Majorquais des tribulations de toute sorte qu'elle avait subies dans leur île. En dépit des recommandations chaleureuses et de la lettre de crédit illimitée dont elle était munie, elle avait vu, dès son arrivée, que toutes les maisons bourgeoises s'étaient fermées devant cette femme qui faisait des livres, des livres romanesques qu'elle signait d'un nom d'homme, devant cette femme qui fumait, portait des vêtements masculins et mettait à sa petite fille une blouse de garçon. George Sand ne put donc se loger à Palma ; elle s'établit aux environs dans une petite villa. Mais on l'en fit partir ; on apprit, en effet, que son compagnon, Chopin, était poitrinaire et les Majorquais ne redoutent rien tant que cette maladie. George Sand ne trouva de refuge qu'au couvent de Validemosa, dans une chartreuse laïcisée ; Chopin vint l'y rejoindre et y transporta son piano. Ce piano, un "pleyel" que le musicien avait amené de Paris, fit, pendant tout le voyage, le désespoir des deux amis. La douane avait d'abord refusé de le laisser entrer dans l'île et c'est en contrebande qu'il fallut le débarquer. Il fallut ensuite, à chaque déménagement, l'emmener de ville en ville, et, lorsque à la veille du retour, George Sand et Chopin essayèrent de le vendre, tous les pianistes des Baléares frémissaient d'horreur à la seule pensée de toucher un piano de poitrinaire. En vain, George Sand, vantant sa marchandise, insistait sur la qualité de l'instrument : "C'est un "pleyel", tout neuf ; un maître l'a choisi." Mme Gradoli, qui avait

besoin d'un piano pour ses trois filles, poussait des cris d'effroi à cette proposition : "Un piano de poitrinaire ! Mes filles mourraient dans l'année !" Par bonheur une dame Canut, moins craintive, et désireuse d'obliger George Sand, trouva un expédient. Elle avait un excellent piano de Pape ; elle le céda aux filles de Mme Gradoli et prit pour elle le piano de Chopin. Ses enfants le gardent comme une relique ; tous les habitants de Majorque leur envient aujourd'hui cet instrument qu'ils refusèrent jadis et qui vaut aujourd'hui une fortune.

Les cuisinières vous diront toutes que le sable nettoie admirablement les casseroles, et le fait est que son action mordante enlève même une partie de l'émail ou de l'étamage des dites casseroles. Nos lecteurs doivent savoir, du reste, que le vent chargé de sable qui souffle dans les pays de dunes, exerce l'action la plus violente et la plus pernicieuse sur les maçonneries même les plus dures ; et c'est cette observation qui a amené à imaginer des appareils qui lancent un jet de sable, soit pour graver le verre, le métal, soit pour d'autres usages analogues.

Voici qu'on se met, et c'est tout indiqué, à employer de même un jet de sable pour nettoyer les façades des maisons noircies par les fumées de nos grandes villes : cela remplace avantageusement, au moins au point de vue de la facilité et de la rapidité du travail, le nettoyage classique à la brosse et au jet d'eau, si gênant pour ceux qui veulent pénétrer dans la maison qu'on nettoie ou longer le trottoir au pied de la façade. Le sable qui a servi et qui a rongé la surface des murailles, retombe dans un réservoir placé en dessous du tube projecteur, et il est repris par un aspirateur qui le ramène au récipient où il subit une nouvelle compression pour venir derechef frapper les murailles.

Les chevaux arabes ont une singulière habitude, dont vient de s'apercevoir des lanciers anglais casernés dans la Haute-Égypte. On avait apporté dans la cour une grande quantité de sable fin du désert. Dès que les chevaux arabes — rien que ceux-là, car les autres demeurèrent indifférents, — furent desselés, ils échappèrent aux soldats qui revenaient, avec eux d'une promenade militaire, et ils se roulerent voluptueusement sur le sable. Et tous les jours en rentrant, — jamais à un autre moment — ils recommencèrent ce singulier sport. On s'aperçut que celui-ci excellait à sécher leur sueur et à lustrer leur poil. On signala le fait à l'état-major, qui s'empressa de faire placer des morceaux de sable dans les autres casernes. Et maintenant, tous les chevaux arabes des troupes anglo-égyptiennes sont dans la joie, grâce à ces bains de sable.

OMNIBUS.

RECONNAISSANCE

Le client. — Tenez, garçon, avant de dîner, voici toujours dix cents de pourboire, mais dites-moi en confiance ce que vous me recommandez...
Le garçon. — Un autre restaurant, monsieur.

AU RESTAURANT

— Dites-moi, garçon, vous comptez là trois potages au lieu de deux ?
— Permettez... il y a celui que j'ai versé sur la robe de madame.

ERREUR DISSIPÉE

"Le moyen de s'endormir, dit un savant, c'est de ne penser à rien." C'est une grave erreur. Le meilleur moyen c'est de penser qu'il est temps de se lever.

C'EST SUFFISANT

Le guide. — Ici, l'écho repercuté le son vingt quatre fois de suite. L'an dernier un touriste en est devenu fou.
L'étranger. — Fou ?
Le guide. — Oui, fou furieux. Sa belle-mère qui l'avait perdu de vue l'avait appelé et...

LA LANGUE NOUVELLE

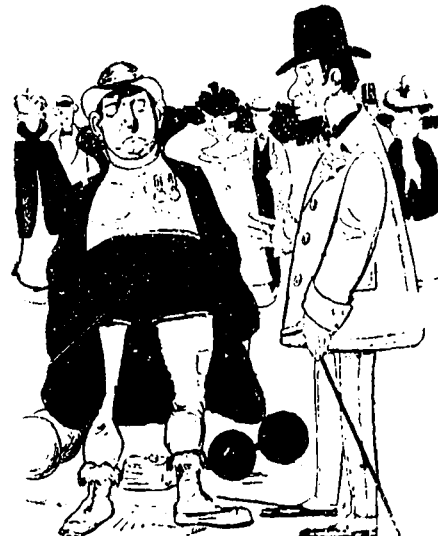
Savez-vous comment R... appelle son mouchoir ?
Un aspirant de marine !

LES PARCE QUE

Célestin. — Mon chor, je ne bois jamais, je suis sobre comme une pompe aspirante.
Philidor. — ... ?
Célestin. — Oui, parce que jo vie de l'air du temps.

En politique, comme en silviculture, nous récoltons ce que nous n'avons pas semé, nous semons ce que nous ne récolterons pas.

OÙ IL GITE



— Oh Monsieur, je vous admire : voilà une heure que je vous regarde travailler. Je ne sais ce que je donnerais pour avoir votre adresse !
— 33 rue des Fourneaux, Monsieur.